Titre : **9ème RÉGIMENT DE LIGNE** **HISTORIQUE** **1815 – 1871**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1815-1852**
Auteur :	Origine : **SHD** **PN**
Référence : **4M10**	Transcripteur : **Francis CLERGEOT** Date **Avril 2007**

Ancestramil

9ème RÉGIMENT DE LIGNE
HISTORIQUE
1815 – 1871

Les ordonnances du 16 juillet 1815 qui réorganisaient l'armée, avaient prescrit la création d'une « Légion d'Infanterie » par département, mais les inconvénients de ce système de recrutement régional, forcèrent à revenir à la formation par régiment, qui fut réglé par l'ordonnance du 23 octobre 1820.

Le 9e de ligne fut ainsi formé à Phalsbourg, le 26 décembre 1820, des légions réunies du Cher et de l'Indre ; il était composé de trois bataillons à huit compagnies.

Le colonel HIGONET en prit le commandement et se rendit avec son régiment à Metz, d'où il partit pour Bayonne au commencement de l'année 1823.
Le 9e de ligne, destiné à faire la campagne qui allait s'ouvrir en Espagne, fut placé dans la brigade **QUINSONNAS** de la division **de COUCHY** du 3e corps.
Il passa les Pyrénées le 9 avril 1823 et se dirigea sur Pampelune, tombée au pouvoir des constitutionnels.
Les trois bataillons s'établirent sous les murs de la ville, dans trois villages, ù, ils se retranchèrent ; quelques troupes royalistes complétaient, avec le 9e de ligne, le blocus de la place.
Pendant qu'on attendait l'artillerie de siège, plusieurs engagements eurent lieu, dans lesquels le régiment se signala.
Une sortie opérée par les troupes constitutionnelles le 8 juillet, près du couvent de San Pedro, fut repoussée par le chef de bataillon **de MAUSSION**.
L'ennemi soutenu par le feu de 3 pièces de canon, opposait une résistance assez vive, lorsque le capitaine **CERF**, le chargeant à la baïonnette à la tête de sa compagnie, le culbuta et le mit en fuite.
Le 18, 1500 hommes sortirent de la place avec de l'artillerie de campagne, et vinrent attaquer les postes occupés par les royalistes espagnols.
Le commandant **BARAGUEY d'HILLIERS**, envoyé à leur secours avec une partie de son bataillon, obligea bientôt, malgré le feu des remparts, l'ennemi à se retirer.
Enfin, le 27 août, le maréchal **LAURISTON** arriva avec le 5e corps et la grosse artillerie ; on commença aussitôt les travaux d'approche.
Le maréchal, ayant ordonné de chasser l'ennemi de tous ses postes extérieurs, le régiment pris les armes, le 3 septembre, à la pointe du jour ; on avait indiqué à chaque bataillon le point qu'il avait à attaquer. Malgré une fusillade extrêmement vive, et le feu de toutes les batteries de la place, l'ennemi fut débusqué et contraint de se retirer en désordre.

Depuis cette affaire, le régiment fournit chaque jour un bataillon de garde autour de la place.
La première parallèle fut ouverte dans la nuit du 10 au 11 septembre, et le 16, à la pointe du jour, toutes nos batteries commencèrent le feu ; le même jour à 5 heures du soir, la citadelle arbora le drapeau blanc.

Le 9e de ligne entra à Pampelune et s'y établit en garnison.
Le colonel **HIGONET**, nommé maréchal de camp, avait été remplacé par le colonel **BRÉMONT**.
En 1824, le régiment fournit quelques détachements à Vitoria et à Bilbao ; enfin il quitta l'Espagne en 1828, et arriva le 26 avril à Bayonne, où il fut rejoint par le dépôt. Il occupait encore cette ville lorsque s'accomplit, à Paris, le révolution de 1830.

Mémorial

L'année suivante, le 9e de ligne, réduit à deux bataillons actifs depuis sa rentrée en Espagne, fut envoyé dans la Charente où, ses compagnies furent dispersées dans différentes garnisons.
De là, il se rendit à Périgueux, où il eut à réprimer quelques troubles, puis enfin à Blois où il arriva, avec son dépôt, le 29 novembre 1832.
Les deux bataillons actifs ayant été désignés, en 1833, pour faire partie de la division des Pyrénées Orientales, le régiment se mit en marche pour Toulouse au mois d'octobre.
De Toulouse, le 9e de ligne tint successivement garnison à Rochefort (1835), Périgueux (1836), Versailles puis Paris (1837), Longwy – Thionville – Metz (1840), Colmar – Belfort (1844), Lyon (1844) et enfin Marseille en 1845.

C'est dans cette dernière ville que le régiment, au mois de septembre 1847, reçut l'ordre de former ses trois bataillons de guerre, pour se rendre en Afrique.

Le 9e de ligne débarqua à Alger à la fin du mois de septembre, et fut presque aussitôt dirigé sur la province d'Oran.
Le 17 novembre suivant, le régiment quitta Oran pour se rendre à Tlemcen ; mais il ne laissa dans cette ville qu'un seul bataillon, les deux autres continuèrent leur route jusqu'à Lalla-Maghrnia, où le colonel de **MAC-MAHON**, nouvellement nommé au 9e de ligne, prit possession de son commandement.
Cet officier supérieur qui appartenait à un régiment rappelé en France, avait obtenu l'autorisation de permuter pour rester en Algérie.
Aussitôt arrivés, ces deux bataillons furent mis en marche pour rejoindre la colonne expéditionnaire du général de **LAMORICIERE**, mais ils rentrèrent à Lalla-Maghrnia le 1er décembre pour former le noyau d'une colonne de réserve qui devait opérer sous le commandement du colonel de **MAC-MAHON**.
Cette colonne se mit en mouvement le 24 décembre, au milieu de la nuit, et, après une marche forcée, rejoignit le général de **LAMORICIERE** au moment où l'émir **ABD-el-KADER**, vaincu et traqué par nos colonnes, se trouvait réduit à faire enfin sa soumission aux armes de la France.

Le 22 juin 1848, le 3e bataillon du 9e de ligne fut appelé à faire partie d'une nouvelle colonne expéditionnaire, que devait diriger le colonel de **MAC-MAHON** ; ce dernier ayant été, quelques jours après, promu général de brigade, fut remplacé au régiment par le colonel **RÉGAUD** ; mais le général de **MAC-MAHON** ayant reçu, avec son nouveau grade, le commandement de la subdivision de Tlemcen, les destinées du 9e de ligne, se trouvèrent liées, pendant quelques années encore, à celles de ce chef actif et bienveillant, que tous avaient déjà appris à aimer.

Pendant son séjour dans la subdivision de Tlemcen, le régiment ne connut point le repos.
Ses colonnes, conduites tantôt par le colonel **RÉGAUD**, tantôt par le général **de MAC-MAHON**, tantôt par le général **PÉLISSIER**, qui lui-même, commandait à cette époque la province d'Oran, ne cessèrent de sillonner un pays qui n'était encore qu'à moitié soumis.

Au commencement de l'année 1851, le 3e bataillon fut envoyé dans la province de Constantine pour prendre part à l'expédition du général **de SAINT-ARNAUD**, dans la petite Kabylie.
Cette expédition, qui ne dura pas moins de trois mois, fut signalée caque jour par des combats meurtriers.
Plusieurs officiers, sous-officiers et soldats du 9e de ligne s'y distinguèrent.

Dans une affaire d'arrière-garde, un capitaine de grenadiers, Mr **de la GOURNERIE**, ayant été tué, tous les efforts de sa compagnie ne parvinrent pas à l'enlever du champ de bataille, et son corps resta entre les mains des Kabyles.
Dans plusieurs circonstances, le capitaine **CLINCHANT** se fit remarquer par son sang froid et son intelligence de la guerre.
Le lieutenant **JOUNEAU**, étant d'extrême arrière-garde, soutint, un jour avec sa compagnie seule, l'attaque de plusieurs bandes kabyles.
La colonne ayant été dissoute le 17 juillet, le 3e bataillon rentra à Oran.
Le général **de LUZY**, qui l'avait eu dans sa brigade, publia, au moment de son départ, l'ordre suivant :

« Bivouac de Collo, le 17 juillet 1851,
« Pendant la rude et glorieuse campagne que nous venons de terminer, le 3e bataillon du 9e de ligne, placé sous mon commandement, n'a cessé de se faire remarquer par sa bonne discipline, sa constance à supporter les fatigues de la guerre, et la bravoure devant l'ennemi. C'est une justice que j'éprouve le besoin de lui rendre avant de me séparer de lui. »

Le lieutenant-colonel de **TOURNEMINE**, avait été nommé colonel au régiment en remplacement de **Mr REGAUD**, admis à la retraite ; le général **de SAINT-ARNAUD** lui écrivit pour le féliciter de la manière dont le 3e bataillon avait fait son devoir pendant toute la campagne :

« *Le commandant, disait-il, les officiers et les soldats ont tous rivalisé de zèle, de courage et d'intelligence »*

Pendant cette expédition, les 1er et 2e bataillons avaient fait partie d'une colonne dirigée contre les Achachas et y avaient eu plusieurs hommes blessés.

Au mois de mars 1852, le régiment ayant reçu l'ordre de rentrer en France, le général **PÉLISSIER** lui adressa l'ordre du jour suivant :

« *Au quartier général à Oran, le 31 mars 1852,*
« Officiers, sous-officiers et soldats du 9e régiment d'infanterie de ligne, vous êtes rappelés en France après un séjour de cinq ans dans la province d'Oran.
C'est pour moi une vive satisfaction de n'avoir à mêler aux adieux que je vous adresse, au nom de la division, que des éloges pour votre conduite et des regrets sincères pour votre départ.
Pendant ces cinq mois, vous avez honorablement porté le drapeau du régiment. Vous avez été patients dans les fatigues, courageux devant l'ennemi et disciplinés d'une manière parfaite, aux bons comme aux mauvais jours ; aussi, je me plais à voir en vous la plus vieille infanterie et la réserve de mon commandement. Conservez précieusement ces qualités dont vous avez fait preuve, et qui, en France, vous assureront le respect et l'estime de tous ; vous garderez aussi la réputation d'une troupe d'élite.
*La guerre et le vie d'Afrique créent de bonnes traditions : c'est l'école des vrais soldats. Si l'heure du péril et de la lutte vient à sonner, rappelez vous vos courses dans la frontière du Maroc, vos marches lointaines dans le désert et les actions de guerre dans la Kabylie de l'est, où l'un de vos bataillons a pris une part glorieuse ; rien ne paraîtra difficile à votre ardeur ; le souvenir du capitaine **de la GOURNERIE**, et des braves tombés avec lui au champ d'honneur, restera dans vos âmes pour vous rappeler comment on meurt pour la Patrie.*
La fortune de votre régiment ne vous a pas appelés à ces journées sanglantes qui ont signalé l'achèvement de la conquête ; mais cependant, rentrés dans les garnisons de la métropole, ou

Ancestram

de retour dans vos foyers, vous aimerez à vous entretenir des scènes de la vie des camps. Vous parlerez avec un juste orgueil de ce que vous avez fait pour consolider, sur cette terre, la puissance de la France, et activer l'œuvre de la colonisation, car depuis cinq ans, vos bras robustes et généreux n'ont pas connu le repos et n'ont cessé de travailler, comme ceux de vos compagnons, pour la gloire et la richesse de ce pays.
Partez donc satisfaits d'avoir rempli votre tâche en braves soldats, en hommes de cœur ; je me plais à vous en rendre le témoignage et à signaler votre régiment à l'ordre de la division. Je ne doute pas que, fidèle à son passé, le 9e régiment de ligne n'acquière partout de l'honneur, et n'ajoute, en toute circonstance, un nouvel éclat à son drapeau. »

En effet, le régiment devait bientôt se retrouver, avec l'illustre général, sous les murs de Sébastopol.
Les trois bataillons débarquèrent à Toulon au mois d'avril 1852 ; ils furent dirigés sur Versailles au mois d'octobre, et de là à Paris.

Le 13 mars 1855, le régiment fut appelé à renforcer l'armée d'Orient. Embarqué à Toulon à la fin du mois de mars, il arriva à Constantinople le 13 avril et se rendit au camp de Maslak, où le choléra lui fit éprouver des pertes sensibles.
Embarqué à Batchi Séraï le 12 mai, le régiment mettait le pied sur le sol de Crimée le 15 et était aussitôt employé aux travaux du siège ; mais quelques jours après, les 1er et 2e bataillons s'embarquèrent de nouveau sous le commandement du colonel **de TOURNEMINE**, pour se rendre à Sénikalech, où ils arrivèrent le 2 juin, et furent employés à quelques travaux de fortifications.
Pendant ce temps, le 3e bataillon était venu établir son camp, sur le plateau même où s'était livrée la bataille d'Inkerman ; il y fut rejoint le 27 juin par les deux autres bataillons, et, à partir de cette époque, tout le régiment prit une part active aux travaux des attaques de droite.
Dans la nuit du 9 au 10 juillet, le sous-lieutenant **DUPLEIT** commandait une corvée de travailleurs à la batterie N° 22 de l'attaque de Carénage.
Le feu de l'artillerie russe rendait le travail difficile et dangereux.
Des jeunes soldats, voyant plusieurs de leurs camarades hors de combat, eurent un mouvement d'hésitation.
Le sous-lieutenant **DUPLEIT**, se saisissant alors de la pioche d'un homme, qui venait d'être tué, se plaça sur le coffret de la batterie où il continua le travail, exposé aux boulets de la place.
Cet acte d'énergie, qui rendit aussitôt le courage à nos soldats, valut à cet officier la décoration de la Légion d'honneur.

Le 11 août**, Mr de BESSIERES** remplaça, comme colonel, **Mr de TOURNEMINE**, qui venait d'être promu général de brigade.
Le jour où l'assaut fut livré à Sébastopol, le 2e bataillon se trouvait de garde au Carénage ; les deux autres, sous les ordres du général **d'AURELLES**, vinrent occuper les hauteurs d'I**nkerman**, qui dominent la vallée de Tchernaïa ; ils avaient pour mission de s'opposer à une diversion que les Russes auraient pu tenter de ce côté, comme ils l'avaient fait le 16 août.

Du 22 juin au 8 septembre, période pendant laquelle, le 9e de ligne contribua aux travaux du siège, il eut 8 officiers et 85 hommes tués ou blessés.
Le régiment, après avoir exécuté une reconnaissance dans la vallée de Belbek, revint camper en avant de Kadikoï, où il s'installa pour passer l'hiver.

Rentré en France à la fin de juillet 1856, le 9e de ligne fut dirigé sur Mézières, où il fit son entré le 24 juillet au milieu d'une population en fête et sous les arcs de triomphes dressés sur son passage.

Le Préfet des Ardennes, à la tête des fonctionnaires du département, vint au devant de la colonne, et souhaita la bienvenue au colonel **BESSIERE** dans une allocution sympathique.
Le régiment occupa les garnisons de Mézières et de Rocroi jusqu'au mois de juillet 1858, époque à laquelle il se rendit à Amiens, et, quelques temps après à Marseille, où il s'embarqua pour l'Algérie, à la fin de mai 1859.

Il était déjà dispersé dans les différentes subdivisions de Dellys, lorsqu'à la fin du mois de juin, il reçut l'ordre de se concentrer rapidement à Alger.
Pour obliger l'Autriche à diviser les forces qu'elle avait réunies contre nous dans les plaines de la Lombardie, l'Empereur avait décidé d'opérer une diversion dans la mer Adriatique ; les deux premiers bataillons du 9e de ligne avaient été désignés pour faire partie de cette expédition.
Ils s'embarquèrent aussitôt, et, le 5 juillet, ils rejoignaient, en vue de Venise, l'escadre de siège commandée par le contre-amiral **JURIEN de la GRAVIERE**.
Déjà la flotte prenait ses dispositions pour attaquer Venise et opérer un débarquement, lorsque, le 8 juillet, la nouvelle de la paix conclue avec l'Autriche, vint suspendre les préparatifs de combat.
Les deux bataillons du 9e de ligne furent ramenés à Alger.

Au mois d'octobre, le régiment tout entier prit part à l'expédition dirigée sur la frontière du Maroc par le général **de MARTIMPREY** ; il fut placé dans la brigade de **LINIERS** de la division **YUSUF**. Transporté par mer à Oran, il se rendit à Tlemcen, et de là, au camp établit sur le Kiss.
Les débuts de cette expédition furent malheureux ; la colonne, attaquée par le choléra, vit en quelques jours le cinquième de son effectif entrer dans les ambulances.
Le 9e de ligne fut cependant un des corps les moins éprouvés ; il ne perdit qu'un officier et 18 soldats.
Le colonel **BESSIERES**, malade, à bout de forces, refusa d'abandonner son régiment au milieu de cette terrible épidémie ; le général **YUSUF** fut obligé de lui donner l'ordre formel d'aller à Alger, rétablir sa santé.
Le 25 octobre, la division **YUSUF** quitta le camp de Kiss en laissant le 2e bataillon du 9e à la garde de la redoute et de l'ambulance qu'on y avait établie.
Le capitaine de voltigeurs **MALAFAYE**, qui commandait ce bataillon, fut admirable de dévouement et d'énergie au milieu du fléau u'il avait à combattre, dans un camp que les tirailleurs ennemis venaient inquiéter chaque nuit.
La colonne expéditionnaire se porta à la rencontre des Béni-Snassen, qui firent leur soumission, franchit la frontière du Maroc, visita le champ de bataille d'Isly, et, traversant la plaine des Angads, revint s'établir devant Ouchda, où, elle fut dissoute le 9 novembre.
Le 9e de ligne avait à peine tiré quelques coups de fusil contre les maraudeurs qui suivaient de loin notre convoi.
Après être resté quelque temps au camp de Sidi-Bel-Khraïr, le régiment rentra à Alger le 16 janvier 1860, d'où il alla réoccuper les postes de la subdivision de Dellys.

Il détacha au mois d'avril suivant son 3e bataillon pour faire partie d'une nouvelle expédition, qui allait, sous les ordres du général **DESVAUX**, parcourir la petite Kabylie.
Ce bataillon, placé dans la brigade **DESMARET**, arriva le 23 mai à Milah, où la colonne expéditionnaire devait se réunir et commencer ses opérations.
Ce n'est qu'après vingt jours de marche que l'on rencontra l'ennemi.
Les Kabyles occupaient une position très élevée, les hauteurs de Tafertas, à 1.453 m au dessus du niveau de la mer.
Le 3e bataillon du régiment était d'avant-garde et les culbuta.

Le lieutenant **ROUX**, de la compagnie de grenadiers eut un doigt de la main gauche enlevé par une balle ; il n'en resta pas moins à la tête de sa compagnie jusqu'à la fin de l'action.
Le 2 juillet, deux compagnies du 9e, qui étaient d'arrière-garde, se trouvèrent vivement pressées par les Kabyles, et durent être dégagées par un bataillon de zouaves.
Après avoir parcouru la vallée de l'Oued-el-Kebir, en brûlant les habitations des tribus rebelles, la colonne arriva le 17 juillet à Djidjelli, où elle fut dissoute.

Le 3e bataillon rentra à Alger et assista à la revue qui y fut passée par l'Empereur le 19 novembre 1860.

Au mois d'avril 1863, le régiment rentra en France et vint prendre garnison à Lyon, qu'il quitta en 1865, pour se rendre au camp de Chalons, et de là à Paris, où il resta jusqu'à la fin du mois de septembre 1868.

Il était en garnison à Blois depuis cette époque, lorsqu'éclata la guerre de 1870.
Désigné pour faire partie de la 2e division (général **BISSON**) du 6e corps d'armée, sous le commandement du maréchal **CANROBERT**, le 9e de ligne partit le 25 juillet pour le camp de Chalons, qu'il quitta le 12 août pour se rendre à Metz par les voies ferrées.
Arrivé le 13, le 9e de ligne se trouva être le seul corps de la division, présent à l'armée du Rhin ; le chemin de fer ayant été coupé à Pont à Mousson, par les Prussiens, les trois autres régiments ne purent rejoindre.
Le 15 au matin, tout le 6e corps prit la route de Verdun et vint camper à Rezonville.

Le lendemain 16 août, les premiers coups de canon se firent entendre à 9 heures.
Le 9e de ligne, commandé par le lieutenant-colonel **PAVET de COURTEILLE**, en l'absence du colonel **ROUX**, entré à l'hôpital, et conduit par les généraux **BISSON** et **ARCHINARD**, exécuta une marche en bataille, en avant avec un calme et une régularité d'autant plus remarquable, que le régiment commençait à ressentir vivement, et pour la première fois, les effets d'un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, qui le prenait de front et de flanc.
Arrivé près de la route de Verdun, le général **BISSON** fit déployé dans le fossé, quelques compagnies en tirailleur et bientôt le régiment tout entier.
Il était alors midi ; l'ennemi prononça un mouvement offensif sur le village de Rezonville.
Après avoir été contenu un instant, par la brillante charge des cuirassiers de la Garde, il continuait à avancer sous la protection de ses nombreuses batteries, mais le feu du régiment l'arrêta court dans sa démarche.
De midi à une heure, le 9e de ligne, soutint, à lui seul sur ce point, tout l'effort des Prussiens, il eut dans cet espace de temps, 26 officiers mis hors de combat, dont, 7 tués sur le coup.
Dans son rapport au commandant en chef, le maréchal **CANROBERT** s'exprime ainsi :

*« L'ennemi ayant voulu prononcer un mouvement offensif, le général **BISSON** se porte en avant avec le 9e régiment, le seul de sa division présent dans la bataille, et l'arrête.* »

Ce denier mot, simple mais vrai, est à lui seul le plus bel éloge que l'on puisse faire du régiment.
Pendant qu'il repoussait cette attaque de front, il était vivement inquiété sur son flanc droit par une ligne de tirailleurs prussiens, qui l'obligea à prendre position sur la crête du plateau de Rezonville, où il reste jusqu'à 7 heures ½ du soir.
A ce moment, comme la nuit tombait, une grêle de mitraille fut dirigée contre nous.
Le général **BISSON**, seul debout, ordonne que tout le régiment se couche à terre ; tout à coup il crie : « **Debout !** »
C'était une charge de cavalerie que l'ennemi exécutait de notre côté pour couvrir sans doute sa retraite. Le général ordonna le feu et fit ensuite porter le régiment en arrière.

Dans ce moment, que l'obscurité rendait difficile, le général resta isolé et eut pu être enlevé par quelque cavalier audacieux, sans le concours de plusieurs officiers qui, ralliant une vingtaine de soldats autour du général, lui fournirent une escorte.
A huit heures, le régiment campait sur l'emplacement qu'il occupait le matin.
Parmi les blessés de la journée, se trouvait le lieutenant-colonel **PAVET de COURTEILLE**, dont la conduite pendant la bataille, fait le plus grand honneur au régiment.
Blessé dès le début, par une balle qui lui avait percée la joue, il continua à donner des ordres avec le plus grand calme, malgré la perte de sang qui s'échappait de sa blessure.
Blessé une deuxième fois par une balle qui lui fracassa la cheville du pied droit, il se fit descendre de cheval, adosser au talus de la route et refusait de se laisser porter à l'ambulance, pour ne pas distraire des hommes du combat.
Il ne survécut que douze jours à ses blessures, mais son souvenir survivra, et sa conduite à Rezonville, sera citée avec fierté, comme un modèle à suivre, par le 9e régiment de ligne.
Le camp fut levé le 17, dès le matin, et porté à Verneville ; mais on se remit en marche dans l'après midi pour venir, le soir même, occuper St Privat la Montagne.
Le lendemain 18 août, à midi moins le quart, le canon se fit entendre.
Le régiment prit position entre le village de Roncourt et celui de St Privat, occupant ainsi l'extrême droite de la ligne française.
A 3 heures 1/2, le régiment, qui n'avait pas encore donné, fut assailli par le feu de l'infanterie et de l'artillerie saxonne, qu'il reçut sans bouger jusqu'à cinq heures.
A ce moment, les Saxons, continuant leur mouvement tournant, menaçaient notre ligne de retraite, tandis que la garde prussienne montait à l'assaut du plateau et du village de St Privat.
En cette circonstance critique, le général **BISSON** fit occuper le village de Roncourt par le 1er bataillon, l'espace compris entre Roncourt et St Privat par le 2e, et St Privat par le 3e.
A partir de ce moment, chaque bataillon opéra isolément, ne recevant d'ordre de personne, livré à l'initiative de son chef, et n'ayant aucun secours à attendre, puisque le régiment était, en cet endroit, la dernière réserve présente sur le champ de bataille.
Le 1er bataillon défendit le village de Roncourt jusqu'à 6 heures ¼ ; à ce moment, la position n'était plus tenable ; deux compagnies n'avaient plus d'officiers, et, les Saxons ayant débordé le village, menaçaient de l'envelopper.
Pendant ce temps, le 2e bataillon résistait énergiquement dans la position découverte qu'il occupait ; ses cartouches étaient épuisées, et cinq officiers sur treize étaient hors de combat ; il battit en retraite au moment où les Prussiens et les Saxons, débouchant à la fois sur le plateau, toute résistance, contre un ennemi dix fois plus nombreux, devenait impossible.
Le 3e bataillon, qui occupait des enclos en avant du village de St Privat, était resté, depuis midi, spectateur impassible de la bataille qui se livrait autour de lui.
A 5 heures ½ seulement, il aperçut les lignes noires de l'armée prussienne, et commença, à bonne portée, un feu terrible.
Un pli de terrain lui cache, pour un instant, l'ennemi qui réapparaît, bientôt après, en colonnes profondes, et continue à marcher sur le village.
Le bataillon qui avait interrompu son feu, le reprend avec plus de vigueur ; chacun de ses coups, porte, tant les masses prussiennes sont épaisses.
Les soldats brûlent ainsi jusqu'à leur dernière cartouche, sans se douter qu'ils creusaient le champ de deuil de la garde du roi **GUILLAUME**.
Cependant le village était entouré de toutes parts ; il fallait battre en retraite pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi. Le 3e bataillon traversa St Privat en flammes et gagna la route de Woippy, où il rallia les deux premiers bataillons.
Dans ces deux batailles, le régiment eut 37, officiers sur 59 présents, tués ou blessés.

Le 9e de ligne vint s'établir dans le camp retranché de Metz, où il se fortifia par des tranchées et de nombreux abattis.

Lors de la tentative de sortie, qui fut faite le 31 août, il fut laissé sur la rive gauche de la Moselle pour la garder ; il devait, en cas de réussite, former, sous les ordres du général **BISSON**, l'arrière-garde de l'armée.

Le 4 octobre, les trois bataillons, commandés par le colonel **LOMBARDEAU**, vinrent occuper, pendant deux jours, le château de Lavonchamps, et rentrèrent au camp après avoir perdu quelques hommes.
Le 27, il fallut déposer les armes, et le 28, après les adieux expressifs du **général BISSON**, les sous-officiers et les soldats furent conduits aux avant-postes prussiens.
Tous les officiers tinrent à l'honneur de ne se séparer d'eux qu'à la ligne de démarcation, tracée par l'ennemi.

La vie en commun au bivouac, sous Metz, où, officiers et soldats partageaient la même nourriture et les mêmes souffrances, le souvenir des sanglantes journées, marquées par tant de glorieux sacrifices, ne firent que resserrer les liens qui unissaient, déjà, un corps d'officier et une troupe, ayant depuis de nombreuses années, appris à se connaître et à s'estimer.
Aussi, à la fin de cette sombre captivité, qui compléta tant de malheurs, tous, officiers, sous-officiers et soldats revinrent chercher, au dépôt à Agen, le numéro de leur vieille famille, et, le procès-verbal du 1er août 1871, qui annonçait la réorganisation du 9e de ligne, eut pu constater qu'il ne manquait guère, parmi les officiers et sous-officiers de 1870, que ceux d'entre eux qui avaient, sur le champ de bataille, tout donné à la Patrie.
****

NOTICES INDIVIDUELLES

Sur les hommes distingués, de toute profession, qui ont servi sous le drapeau du 9e Régiment d'Infanterie

BARAGUEY d'HILLIERS (**Achille**)
Né à Paris, le 8 septembre 1795.
Elève au Prytanée le 9 décembre 1807 ; Sous-lieutenant au 2e chasseurs à cheval le 3 septembre 1812 ; Lieutenant aide-de-camp le 1er août 1813, amputé du poignet à Leipzig ; Capitaine aide-de-camp le 26 février 1814 ; Capitaine au 6e chasseurs à cheval le 12 juillet 1814 ; Chef d'escadrons au 2e régiment de grenadiers à cheval le 26 février 1818 ; Chef de bataillon dans la Légion du Cher (9e de ligne) le 11 octobre 1820 ; Major du 2e régiment d'infanterie de la garde le 28 novembre 1825 ; Lieutenant-colonel du 2e de ligne le 4 février 1827 ; Colonel du 1er léger le 31 août 1830 ; Maréchal de camp le 22 novembre 1836 ; Lieutenant-général le 6 août 1843 ; Maréchal de France le 18 août 1854. Mort à Amélie-les-Bains en 1878.

MACDONALD (Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre), duc de Tarente
Né à Sedan le 17 novembre 1765 d'une famille de bonne noblesse écossaise, qui avait suivi le roi Jacques II dans son exile en France.
Engagé en 1784 dans la Légion irlandaise de **MAILLEBOIS**.
Passe comme sous-lieutenant de « remplacement » au régiment irlandais de **DILLON** le 12 juin 1787, confirmé dans ce grade le 1er décembre suivant ; Capitaine le 19 août 1792, il se distingue à Jemmapes ; Lieutenant-colonel le 12 novembre 1792 au 94e régiment (ancien Royal-Picardie) ; Chef de brigade le 1er mars 1793 au 2e régiment d'infanterie ; Général de brigade le 26 août 1793 ; Général de division le 28 novembre 1793 à l'armée du Nord ; Passe à l'armée d'Italie le 28 avril 1798 après avoir servi en Hollande et à l'armée du Rhin ; Nommé Gouverneur de Rome le 19 novembre 1798 ; Le 21 janvier 1800, est nommé

Inspecteur Général d'infanterie, et le 29 prend la tête de l'armée des Grisons ; Il est Ministre Plénipotentiaire au Danemark d'avril 1801 à janvier 1802 ; Il est fait Chevalier de la Légion d'honneur le 16 octobre 1803.

MAC-MAHON (**Edme-Patrice**, comte de
Duc de Magenta.
Né à Sully (71) le 13 juin 1808.
Elève à l'école militaire le 24 novembre 1825 ; Sous-lieutenant élève à l'école d'Etat Major le 1er octobre 1827 ; Lieutenant le 20 avril 1831 ; Capitaine détaché au 1er cuirassier le 20 décembre 1833 ; Chef d'escadrons le 28 octobre 1840 ; Commandant du 10e bataillon de chasseurs le 28 octobre 1840 ; Lieutenant-colonel du 2e régiment étranger le 31 décembre 1842 ; Colonel du 41e le 24 avril 1845 ; Colonel du 9e de ligne le 1er octobre 1847 ; Général de brigade le 12 juin 1848 ; Général de division le 16 juillet 1852 ; Maréchal de France le 5 juin 1859 ; Gouverneur général de l'Algérie de 1864 à 1870 ; Fait prisonnier pendant la guerre de 1870, il est libéré pour constituer l'armée de Versailles, qui écrase la Commune de Paris en mai 1871.
Elu Président de la République le 24 mai 1873, suite à la victoire des républicains aux législatives d'octobre 1878 et aux sénatoriales de janvier 1879, il démissionne le 30 janvier 1879.
Mort à La Forêt (45) en 1893.
****

Ancestrama